

LA LUNE ET LE SOLEIL.

(FABLE.)

On prétend que la lune à la terre osa dire :  
 "Je suis reine de l'Univers."  
 "Moi... je gouverne tout, le ciel est mon empire."  
 "Mes plus faibles rayons sont de brillants éclairs."  
 "Le splendide soleil reçoit de moi la vie."  
 "Les étoiles du ciel ne brillent que par moi."  
 "Enfin tout est sous ma loi."

Le soleil qui l'entend se rit de sa folie.  
 Il retire ses feux et la lune pâlit...  
 S'évanouit...

Je crois que sur la terre, on trouve plus d'un homme,  
 Brillant d'un éclat emprunté.  
 Le soleil disparaît, et celui qui se nomme  
 Le flambeau de ce monde... est dans l'obscurité.  
 XX.

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ROMANVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

XIII. — L'INCENDIE.

Le moment serait arrivé de tracer les lignes riantes d'un tableau doux et frais. On devine que nous voulons parler des bucoliques amours de Denis Poulaillet et de la charmante et naïve Marguerite de Kergen.

Mais à quoi bon ? A peine aurions-nous ébauché les premiers plans de ce tableau gracieux, que nous verrions d'une façon subite les couleurs de notre palette s'assombrir et l'idylle tourner au drame. Contentons-nous donc d'un précis historique tracé rapidement et avec toute la sécheresse des classiques petits ouvrages du révérend père Loricquet.

Nous le savons depuis longtemps, Denis aimait Marguerite.

De son côté, la jeune fille avait donné tout son cœur et toute son âme à celui qu'elle croyait être le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Comment ne l'aurait-elle pas aimé ! N'était-il pas jeune et beau, et brave, et dévoué ? Ne lui avait-il pas sauvé la vie ?

Enfin, — et nos lecteurs en conviendront sans peine, — Denis Poulaillet, sous son éclatant pseudonyme, se présentait dans les meilleures de toutes les conditions requises pour être un véritable héros de roman.

Quant au vieux baron de Kergen, il était le spectateur tranquille et souriant de cette églogue.

Dans son cœur il appelait déjà son fils celui qui avait été le sauveur de sa fille chérie.

Rien au monde, d'ailleurs, ne pouvait exciter sa méfiance ou faire naître quelques soupçons à l'endroit de Raoul de Navailles. Lors d'un voyage en France, qui remontait à des années déjà bien éloignées, il s'était trouvé en rapport avec plusieurs membres de la maison de Navailles, qu'il savait riche, considérée, et sur un fort bon pied à la cour.

Le baron ne pouvait donc considérer que d'un œil favorable une alliance avec les Navailles.

Sans aucun doute, son premier soin aurait dû être d'écrire à Paris, où il avait conservé quelques relations, et de demander des renseignements étendus sur le compte du chevalier Raoul ; mais nous le répétons, le bon vieillard était complètement aveugle par la reconnaissance qu'il avait vouée au jeune homme et par la sympathie qu'il ressentait pour lui.

Denis, d'ailleurs, n'avait tenté encore aucune démarche officielle, et, depuis deux semaines, il habitait le château de Kergen, sans avoir fait une seule ouverture au baron, relativement à ses désirs et à ses espérances.

Ses espérances avons-nous dit.

Qu'espérait-il ? que pouvait-il espérer ? Denis, nous l'affirmons, ne le savait pas lui-même d'une façon bien distincte, dans les premiers moments.

Il y avait autour de Marguerite une atmosphère de si angélique chasteté, que la pensée d'une séduction honteuse ne se présentait même pas au jeune homme.

Un mariage ?.....

Denis rejeta d'abord idée comme inacceptable ; mais, peu à peu, il y revint. Que fallait-il, en effet, pour qu'une union fût possible entre Marguerite et lui ? Eh ! mon Dieu, soutenir jusqu'au bout ce rôle qu'il avait commencé à jouer ; continuer à porter ce nom et ce titre d'emprunt qu'il avait eût.

N'était-ce pas facile ?

Restaient des difficultés matérielles : les papiers de famille, les actes de propriété qu'il lui faudrait produire.

Mais pour le capitaine des gentilshommes de grand chemin, ceci n'était que bagatelle, et toutes les grandes villes d'Allemagne recélaient des faussaires assez habiles pour lui procurer, à prix d'or, les actes et les parchemins qui lui manquaient.

Lorsque Denis eut calculé les chances bonnes ou mauvaises du plan que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et quand il eut compris que presque toutes ces chances étaient en sa faveur, il eut comme un éblouissement. Il se vit le mari d'une femme jeune et charmante qu'il aimait, et de laquelle il était aimé. Il se vit le maître d'une dot considérable, l'héritier futur d'une magnifique fortune.

Lui, dont nous connaissons les instincts aristocratiques, il allait vivre d'une nouvelle vie, celle qu'il avait toujours rêvée, et s'incarner pour ainsi dire en un véritable gentilhomme.

Adieu à son existence aventurière d'autrefois !... Adieu aux chevaliers du poignard, ses soldats, ses complices !.....

Denis Poulaillet, le bandit, n'avait jamais existé !... Raoul de Navailles, l'élégant seigneur français, n'avait jamais cessé de vivre !.....

L'essentiel, pour Denis, était de faire perdre complètement sa trace à ses anciens compagnons, afin d'éviter qu'ils ne vinsent un jour réclamer leur part de l'heureuse fortune échue à leur capitaine.

Rien n'était plus simple que d'arriver à ce résultat.

Une fois son mariage décidé, Denis retournerait pour quelques heures à Falkenhorst, afin de se munir de tout l'or qui composait sa fortune et qu'il avait déposé dans une cachette introuvable. Ensuite il quitterait de nouveau ses compagnons, en investissant Roncevaux de l'autorité absolue, d'une façon définitive, et en annonçant qu'il allait jeter en France les fondements d'une opération gigantesque.

Aussitôt après l'accomplissement du mariage, Denis comptait voyager pendant plusieurs années. Ajoutons qu'il se promettait bien, avant son départ, de mettre la police allemande sur la voie des gentilshommes de grand chemin, et cela par des avis anonymes, si clairs, si pressants, si détaillés, que, vraisemblablement, aucun homme de la bande n'aurait la chance d'échapper aux recherches. La roue et le gibet en feraient ensuite bonne et prompt justice, et Denis se trouverait ainsi délivré d'un souci grave.

On voit combien ce petit plan, sagement conçu, offrait de chances de succès, et comment notre héros, dans ses projets d'avenir ne mentait ni à ses antécédents ni à son caractère bien connu.

Maintenant reprenons notre récit, un instant interrompu par les pages qui précèdent.

Une nuit, vers les deux heures du matin, les habitants du château de Kergen furent tout à coup réveillés par un grand bruit. Les domestiques allaient et venaient dans les corridors avec des exclamations confuses. On entendait dans la cour des pleurs et des gémissements. Denis et le baron furent sur pied en même temps l'un que l'autre et se rencontrèrent dans le vestibule.

— Monsieur le baron, — demanda le jeune homme, — qu'y a-t-il donc ?

— Nous allons le savoir..... — répondit Réginald en faisant quelques pas vers la cour.

Plusieurs domestiques, portant des torches et des flambeaux, étaient rassemblés autour d'une jeune fille à peine vêtue, les cheveux épars, les pieds nus et ensanglantés.

A demi renversée en arrière, et adossée aux premières marches de l'escalier, elle sanglotait, elle se tordait les bras, et donnait les signes les moins équivoques du plus violent désespoir.

Tout le monde la questionnait à la fois, et c'est à peine si on pouvait lui arracher quelques réponses incohérentes.

Le baron s'approcha de cette jeune fille, qui à sa vue, fit un effort pour se soulever, mais se laissa retomber presque aussitôt.

— Dieu me pardonne !..... — s'écria le baron au bout d'un instant, mais c'est la petite Roschen.....

— Oui..... monsieur le baron..... c'est elle, — répondirent dix voix à la fois.

— Eh bien, Roschen, mon enfant, — demanda vivement Réginald, — que faites-vous donc ici, à cette heure et dans cet état ?.....

La jeune fille entra ouvrit les lèvres, mais des sanglots lui coupèrent la parole.

Cependant elle finit par murmurer, d'une façon à peine distincte : — Mon père !... mon pauvre père !.....

— Lui serait-il arrivé quelque chose ?... — s'écria le baron.

Roschen se tordit les mains avec un redoublement de désespoir, et ne put balbutier ce mot sinistre : — Mort !.....

— Mort !..... — répéta Réginald avec épouvante et avec stupeur.

— Assassiné... monsieur le baron..... ils l'ont assassiné !.....

— Quand ?.....

— Il y a une heure.....

— Où ?

— Dans notre maison en feu.....

— Roschen, est-ce possible ?..... Il me semble, en vous écoutant, que je fais un mauvais rêve.....

— Je l'ai vu... je l'ai vu se débattre... lutter..... tomber..... mon pauvre père !.. Il s'est défendu comme un vieux soldat qu'il était..... et moi je l'aidais de mon mieux..... mais ils étaient les plus forts, ces hommes..... ils étaient nombreux..... ils étaient armés..... ils ont tué mon père !..

— Ces hommes, Roschen !... ces hommes !... Au nom du ciel, de quels hommes parlez-vous ?.....

— Des brigands vêtus de noir et masqués, qui, au moment où nous dormions, ont forcé les portes de notre pauvre maison..... Tenez, monsieur le baron, regardez là-bas..... voyez-vous comme le ciel est rouge... Eh bien, c'est l'incendie..... c'est le feu qui dévore la demeure et le corps de mon père !.....

En ce moment, la jeune fille fut saisie d'une crise nerveuse tellement violente, qu'elle se débattit dans d'horribles convulsions.

— Des chevaux !... — cria Réginald, — des chevaux et des armes !... A cheval !... tout le monde à cheval !

Les domestiques se précipitèrent en désordre du côté des écuries pour obéir aux ordres de leur maître.

XIV. — LES BANDITS.

Quelques minutes suffirent aux valets pleins de zèle, et éperonnés d'ailleurs par la gravité de la situation, pour amener devant le perron cinq ou six chevaux tout sellés.

D'autres domestiques apportèrent des pistolets qui furent placés dans les fontes, et des épées que le baron et son hôte attachèrent à la hâte autour de leur taille.

Ensuite Réginald se mit en selle avec toute la légèreté d'un jeune homme, et, suivi de Denis et de quelques valets, il lança son cheval au grand galop dans la direction de cet incendie, dont les rouges lueurs embrassaient à l'horizon le ciel noir.

La vélocité de cette course était si grande qu'aucune parole ne fut échangée chemin faisant.

Denis se sentait en proie à une vague inquiétude.

Instinctivement, il lui semblait deviner que les chevaliers du poignard ne devaient point être étrangers à ce qui se passait.

Or, leur présence en cette contrée aurait été pour lui du plus fâcheux augure.

La maison de Franck Ritter, le père de Roschen, était située à un peu plus d'un quart de lieue du château de Kergen, dont elle se trouvait séparée par une colline boisée.

Aussitôt que cette colline fut franchie, la maisonnette en feu apparut comme une fournaise ardente. Déjà le toit s'était effondré. Les quatre murailles encore debout servaient de foyer à l'incendie, et des gerbes de flammes montaient vers le ciel avec des myriades d'étincelles.

Rien, du reste, ne semblait déceler la présence de ceux qui avaient commis le crime.

Aucun être humain ne se montrait autour de la maison.

Quelques élan du galop fougueux de sa monture suffirent pour amener le baron aussi près que possible de la ruine incandescente.

La solitude était, en effet, complète. Seulement, sur la terre fraîchement remuée qui entourait le petit enclos, on distinguait les traces des pas de plusieurs hommes.

Ces traces conduisaient jusqu'à un bouquet de grands arbres, entourés d'un taillis assez épais. Il était évident que huit ou dix chevaux avaient été attachés, pendant un espace de temps assez long, derrière ce taillis. Il eût été facile, en plein jour, de suivre sur le gazon les pas de ces chevaux.

Mais, hors du cercle lumineux formé par l'incendie, la nuit était profonde et il était impossible de rien distinguer.

Toutes les recherches, en supposant qu'elles pussent amener un résultat quelconque, devaient donc être remises au lendemain.

— Allons... — murmura le baron de Kergen, — nous sommes arrivés trop tard ! Ce pauvre diable de Franck est en cendres depuis longtemps... que Dieu ait son âme !... C'est un grand malheur pour Roschen, qui n'avait au monde que son père... Et Réginald, tout en parlant ainsi, fit reprendre sa monture la direction du château de Kergen, mais lentement et en

laissant flotter la bride sur le cou du noble animal.

Denis en fit autant. Il y eut un instant de silence entre le vieillard et son hôte, Denis fut le premier à rompre ce silence.

— Baron... — dit-il.

Le vieillard tressaillit, en se voyant ainsi brusquement arraché à sa rêverie profonde.

— Eh bien ! chevalier, — demanda-t-il, — que voulez-vous ?

— Je voudrais savoir ce que vous pensez.

— A quel propos ?

— A propos de ce qui vient de se passer. — Je pense que c'est un crime odieux, abominable !

— Sans doute, mais...

— Mais, quoi ?

— Devinez-vous par quel mobile les assassins ont été poussés à commettre ce crime ?

— Oui, certes, je le devine...

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'une vengeance ?

— Non pas !... qui donc aurait pu chercher à se venger de l'inoffensif Franck Ritter ?

— Est-ce donc la cupidité qui a causé la mort de ce malheureux ?

— Oui... j'en ai la conviction la plus absolue.

— Etait-il riche ?

— Oui et non.

— Comment cela ?

— Il était fort avare et passait pour avoir amassé une somme importante pendant les douze ou quinze années qu'il avait passées à mon service en qualité d'intendant.

— Ah ! — dit l'interlocuteur du baron, — ce malheureux avait fait partie de votre maison ?

— Oui, et je crois qu'il m'avait servi avec conscience et fidélité. On prétendait dans le pays que Franck cachait chez lui beaucoup d'or.

— Est-ce vrai ?

— Je ne sais ; mais, vrai ou non, ce bruit a coûté la vie au malheureux Ritter, ce dont je suis plus affligé que je ne saurais vous le dire ; d'abord, parce que Franck était un honnête homme et que je le regrette, et, ensuite et surtout, à cause de sa fille, la pauvre Roschen, dont vous avez vu le désespoir...

Denis inclina la tête sans répondre.

Il y eut, de nouveau, un instant de silence.

Puis, au bout de quelques minutes, le jeune homme reprit : — Croyez-vous, baron, que les assassins soient des gens de ce pays.

Le baron secoua la tête.

— Vous ne le croyez pas ? — reprit le faux Raoul de Navailles.

— Non, — dit M. de Kergen, — Pourquoi ?

— J'ai la certitude, et, je dirai plus, j'ai la preuve du contraire.....

— Comment cela, baron ?

— D'abord tous ces paysans sont des gens honnêtes, incapables, je ne dirai pas d'une mauvaise action, mais d'un crime....

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Soit. Ceci est une présomption morale ; mais les preuves dont vous parlez tout à l'heure ?.....

— Les voici : Avez-vous entendu le récit entrecoupé de la pauvre Roschen ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous qu'elle nous a dit que la maison de son père avait été envahie tout à coup par des hommes armés et masqués ?.....

— Je m'en souviens.

— Masqués, notez bien ce point. Vous vous rappelez, en outre, que nous venons d'observer les traces laissées par plusieurs chevaux tout auprès de la demeure incendiée ?

— Sans doute.

— Eh bien, de tout cela il doit résulter pour vous, tout aussi évidemment que pour moi, cette éclatante vérité : les auteurs du crime qui vient d'être commis cette nuit appartiennent à une bande parfaitement organisée, commandée militairement, et qui couvre notre contrée du réseau sanglant de ses nocturnes forfaits....

Ce fut au tour du jeune homme de tressaillir en entendant ces paroles.

— Ce crime a-t-il donc des antécédents ?... — s'écria-t-il.

— Quoi ? — demanda le baron, — depuis que vous êtes en Allemagne, vous n'avez entendu parler de rien ?

— Non, en vérité.

(A continuer.)

Avis — Une demande sera faite au Parlement de la Puissance du Canada pendant sa prochaine session, pour en obtenir un acte incorporant la Compagnie d'Assurance contre le Feu, sur la Vie, et Maritime, dite "Empire."